

**Yéhia Taha Hassanein**

**Ecrits migratoires, formes trajectoires**

*Saison de la migration vers le Nord, et L'amour en exil*

Liée aux effets de la décolonisation et aux grands mouvements migratoires, la littérature d'immigration occupe une place privilégiée dans le discours interculturel contemporain. Charles Bonn, spécialiste de la littérature maghrébine d'expression française, souligne d'ailleurs ce phénomène dans son *Littérature des immigrants* comme un espace émergent ; tout en mettant en question le rapport à l'altérité, l'archétype de l'exil et l'ambivalence des situations oxymoroniques qui constituent, entre autre, "le nouveau paysage littéraire".

Deux titres sont sélectionnés pour en extraire les données sociologiques et les enjeux idéologiques : *Saison de la migration vers le Nord/ Mawasim al-hijra ilâ – shimâl*<sup>1</sup>, de l'écrivain soudanais Tayeb Salih en 1969, et *L'Amour en exil/ Al Hob fil manfa*, aux éditions Dar al-Hilal en 1995 de l'égyptien Bahaa Taher. Ces deux textes, placés ensemble et selon notre choix dans le même contexte, s'annoncent comme une écriture de l'exil révélant pour ainsi dire une contestation sociale, culturelle et politique. Ils représentent une quête de valeurs transculturelles tout en exprimant la marginalité, le sentiment de rejet, les chocs civilisationnels, la compréhension de soi et celle de l'Autre, et le malaise d'être exalté entre deux mondes, deux cultures, deux langues.

Comme l'écriture de l'immigration ne s'effectue pas de la même façon, la perspective de chaque romancier est différente ; l'itinéraire conté dévoile une double trajectoire liant le Nord au Sud emblématiquement d'une part et exprimant une investigation dans le passé d'une autre. Pourtant, ces deux textes ont en commun une caractéristique essentielle ; c'est le doublement de l'écriture qui se reconstitue à défaut soit par le lien avec l'Autre différent, soit par l'intégrité d'un moi mis à mal par la rupture, et par l'exil quel soit forcé ou volontaire.

---

<sup>1</sup> Ce roman a été traduit et publié d'abord sous le titre *Le Migrateur*, traduction partielle en français de Fady Noun, préface de Jacques Berque (Paris : La Bibliothèque arabe, coll. « Littératures », Sindbad, 1972). Ensuite Abdelwahab Meddeb et Fady Noun donnent une traduction intégrale en français (Sindbad, 1983).

L'itinéraire conté de deux textes révèle premièrement l'impact autobiographique et exprime des situations parfois analogues, parfois divergentes chez les deux romanciers. Tous les deux ont vécu et travaillé à l'étranger ; c'est Londres qui reçoit Tayeb Salih comme un étudiant boursier et Genève qui s'offre à l'écrivain égyptien comme un lieu d'exil volontaire portant pour ainsi dire un certain regard du cœur de l'Europe à leurs sociétés d'origine. La lecture des textes démontre les enjeux de l'écriture comme exil ; une dynamique antithétique de la nostalgie du foyer, une vie aventureuse, et surtout le conflit entre présent et passé est considéré, pour reprendre ces termes de M. Mafessoli, comme "le processus initiatique de leur voyage qui relie à la fois le 'ici et le là-bas', autrement dit l'Orient avec ses traditions, ses mythes à l'Occident avec sa modernité et son rationalisme.

Petit-fils de paysans, né en 1928, dans la petite bourgade de Karmakol, au Nord du Soudan, Tayeb Salih entame des études d'agronomie à l'Université de Kartoum, avant de les poursuivre, dès 1952, en Angleterre – la guerre civile qui éclate au Soudan à l'indépendance, en 1956, le contraint à rester à l'étranger. Il intègre le service arabe de la BBC, avant de rejoindre l'Unesco à Paris. Taraudé autant par l'exil que par la nostalgie du pays natal, il écrit, et son œuvre se limite à quatre romans et un recueil de nouvelles : *Bandarchâh*, *les Noces de Zein*, *Saison de la migration vers le Nord*, et *l'Homme de Chypre*. Mais elle est importante et représentative des quêtes et des aspirations africaines des années 1960 marquées par la fin du colonialisme et la montée des nationalisme. Salih traite de l'inconciliable dissonance introduite par l'irruption de la modernité, même la plus ténue.

Dans *Saison de la migration vers le Nord*, T. Salih écrivait en tant que Soudanais, issu d'une région carrefour où le monde arabe rencontre le monde africain. Mais aussi en tant que migrant ayant vécu au cœur de l'Europe impériale, il a su brosser avec subtilité le portrait colonisé déchiré entre le Sud et le Nord, entre la tentation du retour aux origines et la conscience douloureuse de sa dette envers l'Occident colonisateur. Cette rencontre interculturelle se traduit par un pathétique affrontement qui échoue à concilier les tendances contraires à la manière de *L'Aventure ambiguë* de Ch. Hamidou Kane en 1961.

Quant à l'Égyptien Bahaa Taher, c'est un homme de caractère n'aimant ni les honneurs ni les mondanités. Il est né au Caire en 1935. Infatigable travailleur, il a longtemps été un membre actif de la Radio égyptienne où ses émissions enregistrèrent un taux d'audience élevé de 1957 à 1975. Depuis les années de l'ouverture

économique (infitah), il est parti à Genève pour un exil volontaire, où il œuvre en tant que traducteur aux Nations unies, suite à son rejet du régime de Sadate, tout en manifestant son opposition à la politique américaine dans la région.

Sa carrière débute aux alentours de 1964, avec les nouvelles *Al-Khoutba* (Les fiançailles) retraçant la vie de ses concitoyens entre misères au quotidien et grandeur du sentiment amoureux... Peu à peu sa plume, incisive et non dénuée d'un regard chargé d'émotion, scanne la réalité plus en profondeur et glisse vers le roman de facture balzacienne et classique, à l'orientale. Il s'intéresse de retracer un monde égyptien réel, avec ses conflits, ses contradictions, ses tentatives de liberté et de libération, ses aspirations, sa poussière, ses parfums, ses couleurs, sa lumière. Un monde où mal-être rime avec le rêve d'une vie meilleure... Parmi ses grands succès on cite volontiers : *Kalat Doha* (Doha a dit – 1985), *Khalti Safiya wal Deir* (Ma tante Safiya et le couvent – 1991) – prix Guiseppe Acerbi –, *Al-Hob fil Manfa* (L'amour en exil – 1995), *Zahabtou ila Challal* (Je suis allé vers une chute – 1999)... Et récemment, en 2007, *Wahat al-Ghouroub* (L'oasis du couchant) qui lui vaut un prix international.

Dans *L'Amour en exil* qui a eu un grand succès, il relate l'histoire d'un journaliste égyptien exilé à Genève tout en jetant un regard reculé sur les croyances des années 1960 et certains événements quotidiens de la scène politique : la guerre du Liban, le racisme en Europe, en Chili, il établit une double trajectoire liant le Sud au Nord, et met l'accent sur la place qu'occupe la femme dans les deux cultures..., c'est le parcours initiatique qu'interroge et explore un récit amer d'exil, *Al Hob fil manfa*.

Comme l'indiquent bien les titres de ces écrits migratoires, l'oxymore du voyage est au centre des textes. Il assure, pour reprendre ces termes de M. Maffesoli, "la mise en relation, et de la relance avec l'altérité". Le mot "migration" du titre de Tayeb Salih évoque à la fois le "ici et le là-bas, le Nord et le Sud", modernité et tradition, voire il réunit ces pôles contradictoires que sont le foyer et l'aventure. La lecture de *Saison de la migration vers le Nord* révèle une certaine ambivalence des situations oxymoroniques lorsque l'on se trouve "partagé entre la nostalgie du foyer avec ce qu'il a de sécurisant et d'étouffant aussi, et l'attirance pour la vie aventureuse, mouvante, vie ouverte sur l'infini et l'indéfini avec ce qu'elle comporte d'angoisse et de dangerosité" (Maffesoli 137).

De même pour le titre "*L'Amour en exil*" de Bahaa Taher, il n'échappe pas à une telle ambivalence ; l'oxymore du voyage, ici sous-entendu, réside dans le mot

"exil". Ce dernier a un sens équivoque qui exige d'être élucidé. En arabe, le mot "exil" signifie "*manfa*" ou "*ghourba*", le premier désigne celui qui est expatrié pour une raison le plus souvent politique, quant au second terme, il exprime une sorte d'exil volontaire pour des raisons socioculturelles. C'est plutôt ce deuxième sens qui saurait mieux signaler l'archétype de l'exil chez le romancier égyptien. Selon lui, l'exil est "arrachement", il pousse dans le vaste monde. Mais en même temps, il incite à jouir de celui-ci, il jette vers les vivants, plus on est loin des racines, de la "terre des morts", plus on s'enrichit, fut-ce de richesses immatérielles" (Maffesoli 142).

Obligatoire ou voulue, l'écriture des deux textes serait profondément marquée par l'errance de deux romanciers. Ceux-ci semblent tiraillés, déchirés entre leurs pays de séjour ( à savoir l'Angleterre, la Suisse) et leurs pays natals (Le Soudan et L'Egypte), ce qui rend le retour impossible du moins pour les deux protagonistes ; Mustafa Saïd vit dans la nostalgie de ses années turbulentes passées en Angleterre, des femmes qu'il a aimées jusqu'à parfois les tuer. Ainsi le narrateur de *L'Amour en exil* vit éloigné et déraciné de ses propres valeurs familiales et patriotiques.

Garçon surdoué, Moustafa Saïd fut l'un des premiers à s'exiler pour étudier à l'étranger où il acquiert une grande réputation d'économiste humaniste. Mais il n'était pas un boursier comme les autres ; venu d'un pays colonisé d'où le choix de l'Angleterre comme le pays d'études, il a du affronter et confronter l'Occident colonisateur. Ainsi l'écriture dévoile un itinéraire assez complexe de cet étudiant-boursier qui devrait être le réceptacle d'une déchirure entre tradition et modernité, du fameux dilemme entre les valeurs ancestrales et le devoir de s'acquitter envers l'Occident. Influencé surtout par le subconscient, il fait appel plutôt à l'émotion plus qu'à la réflexions incluant des aventures peuplées de mensonges, avec des jeunes femmes qu'il condamne l'une après l'autre au suicide. La seule exception est Jane Morris qui lui a résisté, elle a obtenu de lui le mariage et lui a imposé sa domination avant qu'il ne l'assassine. Le héros d'une *Saison de la migration vers le Nord* fuit cette histoire, plutôt ce drame dans un village paisible dans son pays natal. Quelques temps après, il périt au cours d'une inondation par une noyade dont le caractère accidentel ou suicidaire reste incertain.

Mais sous quel angle peut-on examiner et ainsi justifier les comportements inattendus du protagoniste au moins du lecteur arabe ? le roman de Tayeb Salih, interdit dans les années 1990 au Soudan, a été désigné en 2001, et peut-être grâce à

l'audace de ses approches narratologiques et thématiques comme le roman arabe le plus important du XXe siècle par l'Académie arabe de littérature de Damas.

Il est nécessaire de signaler que le roman de Tayeb Salih exprimant en quelques sortes la montée du nationalisme dans le discours postcolonial a paru cinq ans après la publication du livre de F. Fanon *Les Damnés de la terre*, préfacé par J. P. Sartre en 1961. En effet, ce livre a servi et sert encore aujourd'hui d'inspiration et de référence à des générations de militants anticolonialistes. Le psychiatre antillais écrit : "La violence qui a présidé à l'arrangement du monde coloniale, qui a rythmé inlassablement la destruction des formes sociales indigènes, démolit sans restrictions les systèmes de références de l'économie, les modes d'apparence, d'habillement, sera revendiquée et assumée par le colonisé" (Fanon, *Les Damnés de la terre*).

Ces témoignages peuvent révéler et justifier "la haine globale" que le colonisé ressentait à l'égard du peuplement étranger. L'auteur des *Damnés de la terre* l'a bien dévoilé qui rappelle que "le colonisé qui n'a pas pris seulement les armes parce qu'il mourait de faim et qu'il assistait à la désagrégation de sa société mais aussi parce que le colon le considérait comme une bête, le traitait comme une bête, se montre très sensible à ces mesures", en réclamant tout d'abord des revendications identitaires de ses origines et de sa culture. Aussi est-il bien nécessaire de lire l'autoportrait du protagoniste de *Saison de la migration vers le Nord* qui se décrit lui-même par un vieux palmier comme une image profondément stéréotypée de l'univers oriental :

"A travers la fenêtre, j'aperçois dans la cour notre vieux palmier au tronc robuste, élancé, ses racines plongeant dans la glèbe et ses palmes nonchalantes dont le bouquet vert débordait la cime. Je fus pénétré d'une profonde sécurité. Ainsi, ne suis-je pas plume au vent, mais créature, pareille à ce palmier de haut lignage et de sûre destinée". (Salih 10)

Comme nous le trouvons dans le *Dictionnaire des Symboles*, "le palmier-dattier est l'arbre sacré des Assyro-Babyloniens. Dans la Bible, il est un symbole du juste, riche des bénédictions divines. En Egypte, il sert de modèle aux colonnes qui évoquent l'arbre de vie et le support du monde" (Chevalier 724). La page de couverture du roman, et selon une approche hypo-textuelle, fait bien signe de l'image d'un palmier-dattier "robuste et élancé". L'attachement du protagoniste à cet arbre sacré dont les racines sont profondes et les palmes dans le ciel, désigne, justifie et revendique solennellement la force d'être et la stabilité face à toute éventuelle intempérie. L'écriture de l'exil met l'accent sur le grand dilemme de l'immigré ; une

double trajectoire s'exerce à plusieurs niveaux aux approches narratologiques. Le roman *Saison de la migration vers le Nord* nous offre une dualité à la fois emblématique et narrative ; Mustafa Saïd est le narrateur homodiégétique à la fois narrateur et personnage. Comme l'écrit R. Bourneuf, "C'est la façon la plus simple et la plus totale d'être présent dans son récit, c'est de raconter ses mémoires où de publier son journal intime. Il assume aussi d'une place centrale d'où il pourra avoir une vue sur tout ce qui fait la matière de son récit" (89). Ce double rôle lui permet d'établir l'interaction de deux situations oxymoroniques qui jalonnent entièrement le récit : le Nord/le Sud, la tradition/la modernité, Noir/Blanc, l'homme oriental vs la femme occidentale, histoire d'amour et de mort, mêmeté et altérité.

Ainsi la peinture du personnage révèle-t-il la *cohabitation* de deux mondes, deux langues et deux cultures qui se cristallisent dans la description de l'espace intime du narrateur lui-même ; Mustafa Saïd prépare, lors de son séjour à Londres, une pièce à l'orientale, il s'en sert comme un piège pour capturer ses victimes des femmes occidentales. A son retour à son village natal, il "a aménagé une pièce secrète dans sa maison du fin fond de l'Egypte où s'accumulent les trésors de la pensée occidentale de Platon à Virginia Woolf, en passant par Shakespeare, Shaw, Carlyle ... avec mais pas un seul livre en arabe !". A l'encontre de J. Conrad qui envoie son narrateur dans un voyage en allusion à la "mission civilisatrice" au cœur de l'Afrique noire, *Au cœur des ténèbres*, le romancier soudanais envoyant son héros "l'intellectuel colonisé" au cœur de l'Europe blanche et impériale constitue l'un des avatars du nouveau discours postcolonial qui réclame ses droits bafoués. Dans *Culture et impérialisme* Edward Saïd nous donne une justification à l'hostilité envers la culture occidentale, en étudiant l'œuvre romanesque postcoloniale qui s'annonce comme un "mouvement, une littérature, une théorie de la résistance" : "des romanciers comme le Kenyan Ngugi et le Soudanais Tayeb Salih s'appropriant dans leur œuvre de fiction de grands topoi de la culture coloniale comme la quête et le voyage dans l'inconnu" (71).

Chargé de ces blessures coloniales, Mustafa Saïd prend sa revanche ; il entreprend attaquer l'Occident impériale dans le point le plus faible, la femme. L'étudiant-boursier Soudanais se décrit : "Je suis Othello; un Arabe d'Afrique" (45), en même des études brillantes, il a séduit de nombreuses femmes, provoqué le suicide de deux d'entre elles, brisé le mariage d'une autre, et a fini par tuer Jean Morris, celle qui lui a résisté.

Certes, la lecture de *Saison de la migration vers le Nord* ne révèle pas seulement une médiation de deux langues, de deux cultures, mais elle met l'accent sur la violence culturelle comme une nécessité du discours postcolonial. Comme une double trajectoire, l'écriture annonce une réactivation, mais dans le sens inverse, du mythe de *Mille et une Nuits*, or le fameux Shâhriyar incarné par l'étudiant-boursier toujours avide de volupté se tourne cette fois-ci vers la femme occidentale. Poussé par la conquête sexuelle de l'Europe, il cherche à féminiser l'Occident, même la ville se métamorphose en femme à dompter, à conquérir, à venger en riposte à Don Juan dans le harem turc. Mais, ce n'est qu'une sensation courte, éphémère à la suite de laquelle, il découvre qu'il est de nouveau désarmé, dominé et vaincu devant elle comme si la fatalité l'exigeait :

Je la harcelait trois ans durant. De jour en jour la corde de l'arc plus tendre. Mes caravanes assoiffées à la poursuite du mirage dans le désert du désir. Inévitable était la cible, la tragédie arrivait. Un jour, elle déclare : "Vous êtes un taureau indomptable que je suis lasse de provoquer et lasse de repousser. Epousez-moi." Je l'épousai. Ma chambre à coucher devient champ de bataille et mon lit parcelle de l'enfer. Je la prenais et c'était prendre un nuage, cerner un météore, chevaucher un hymne militaire prussien. Elle gardait aux lèvres un sourire amer. Je passais des nuits sans sommeil, lançant dans la bataille l'arc et l'épée, la lance et les flèches. Au matin, elle avait toujours son sourire amer et je savais qu'une fois encore j'avais perdu. J'étais prince Shâhriyar réduit en esclavage, vendu au marché pour un dinar et qui aurait rencontré Shéhérazade, errant et mendiant dans les décombres d'une ville dévastée par la peste (...), la ville se métamorphosa en femme étrange dans les appels mystérieux provoquant mon désir à mort. Ma chambre à coucher était source de deuil, virus ravageur telles femmes en étaient contaminées depuis mille ans. Et j'avais provoqué les insondables profondeurs du mal jusqu'à faire meurtre une cérémonie. (40-41)

Par contre, la conception de la femme occidentale, dans *L'Amour en exil*, réactive et nous rappelle cette image idéalisée et transmise par les récits de voyage des étudiants boursiers qui étaient envoyés en Europe et notamment en France dès l'époque de Mohammad Ali. Pour ce dernier, Paris était "la source des sciences et des arts comme il le dit dans la lettre adressée aux boursiers égyptiens. Ces pionniers, en contact direct avec la société occidentale, guideront le mouvement intellectuel du pays

et donneront le bon exemple aux générations suivantes. Les récits de leurs voyages sont très intéressants puisqu'ils y ont beaucoup parlé des mœurs et des coutumes occidentaux qui sont sûrement différents et les choquent parfois ; *La Description de Paris* de Rifaa al Tahtawi est considéré comme le premier témoignage offert au lecteur arabe de la femme occidentale. Pendant la première moitié du XXe siècle :

Les voyages en France de Taha Hussein et de Tawfic al Hakim vont offrir à ces deux illustres romanciers la matière nécessaire pour composer leurs romans respectifs : Homme de lettres, et Oiseau d'Orient. Ces deux romanciers contemporains vont réaliser ce que cheikh Rifaa aurait pu faire. L'un va nous présenter un étudiant égyptien avide de volupté et d'aventures amoureuses à Paris, l'autre va se présenter lui-même dans Paris, nous décrire la vie bohème qu'il y menait et la manière dont il jugerait et était jugé par les Français.

(El Beheiry 92)

Un journaliste égyptien vivant à l'étranger, le narrateur de *l'Amour en exil* a choisi volontairement et pour des raisons politiques de s'exiler en Suisse, loin de sa patrie, de sa famille et de ses enfants. C'est lors d'une conférence de presse qu'il rencontre Brigitte, une jeune femme d'origine autrichienne accompagnant le conférencier pour faire la traduction. Dès la première rencontre avec elle, le journaliste égyptien, et en dépit de la différence d'âge, réactive à son tour l'image idéalisée de la femme occidentale et la trouve extrêmement belle, c'est pour lui la femme attendue, la femme de rêve et d'espoir.

Le roman nous met en présence d'un certain nombre de personnages. Tous vivent en exil quel soit forcé ou volontiers ; le narrateur, seul à ne pas être identifié par le romancier, se révèle comme un ancien fidèle à Nasser à sa politique, c'est la raison pour laquelle il a dû s'exiler, quitter son pays aux changements du régime après sa mort. Ibrahim, un autre journaliste qui partage avec le narrateur les mêmes idées nassériennes, s'indigne et se révolte pour les massacres de Sabra et Chatila. L'un ou l'autre sont bien déçus de ne pas voir triompher leurs idées socialistes, et ainsi portent-ils des pensées hostiles au régime en place comme c'est le cas de Youssef, un autre égyptien qui a dû émigrer à la suite de sa participation à une manifestation contre Sadate. Au pays d'asile, il se veut obligé de travailler dans un restaurant et de se marier avec sa patronne plus âgée que lui pour pouvoir vivre en règles. Brigitte, l'Autrichienne, doit travailler comme un guide touristique à Genève, tout en préférant de quitter son propre pays qui ne tolérerait pas son mariage avec un Noir, Albert.

Amour, exclusion, et racisme; le texte de Bahaa Taher contribue, en fonction de la sociocritique et par le biais des circonstances tragiques, à condamner la civilisation occidentale, seul responsable, selon le romancier, de cette double trajectoire, cette amère dualité qu'exprime en tout l'écriture migratoire : l'homme et son contraire, l'émigration ne signifie qu'exclusion et déception, le portrait de l'émigré déchiré en Le Nord et le Sud, les valeurs ancestrales et les valeurs acculturés, la tradition et la modernité, l'investigation du passé au dépens de l'avenir, la dualité du corps et de l'esprit toujours en conflit, exprimer la marginalité et le sentiment de rejet et le malaise d'être entre deux mondes, deux langues, deux cultures.

L'écrivain Abdel Kébir Khatibi, en écrivant *l'Autobiographie d'un décolonisé*, est conscient de la grande valeur de l'écriture fondée sur la mémoire collective et comme moyen de sauvegarder l'identité socioculturelle". La rencontre des deux mondes étant inévitable, des scènes de conflits s'établissent entre les deux cultures : « Le thème du rapport entre le « moi » (=le pays antérieurement colonisé) et « l'autre » (=l'Occident), question de l'acculturation » (El Madini 31). Ainsi avec l'indépendance la création littéraire continue de s'orienter vers des thèmes liés à de multiples questions : comment à travers le temps retrouver une unité et une identité, lorsqu'on est fait de deux langues, de deux cultures, de deux corps fondus en un seul ? Comment au fil des temps conjurer ce dédoublement irrémédiable de l'être ?

Quant à *L'Amour en exil*, le romancier égyptien dépasse ces barrières linguistiques pour une autre plus grave, c'est celle de la société ou plutôt des préjugés sociaux. Non seulement le mariage de Brigitte avec un noir n'était pas toléré, mais encore il a été voué à l'échec et au drame. Après le mariage, le couple amoureux est condamné au rejet et à l'exclusion, pas de visite même de plus proches, là où ils vont, ils seront cernés par des regards de haine et de curiosité.

Mais la situation s'aggrave encore et tourne au drame ; c'était lors d'une promenade, le couple "mixte" a été entravé, encerclé par sept ou huit jeune compatriotes de Brigitte, ils cherchaient la bagarre et le sarcasme d'Albert, ce dernier essayait en vain de les faire éloigner, et au même moment, Brigitte voulant sortir du cercle formé des jeunes, l'un d'eux l'a poussé violemment, elle tombe par terre, elle se rend compte qu'elle vient d'être avortée en perdant tragiquement l'enfant qu'elle avait conçu avec Albert. Ce dernier, sous le choc, abandonne ses brillantes études à l'université, s'adonne à l'alcool, voire son mariage d'amour avec Brigitte finit par l'amer échec.

C'est peut-être pour cette raison que Brigitte fuit à son tour son pays, sa famille pour venir s'exiler en Genève où elle rencontre le journaliste égyptien, lui aussi vit en exil volontaire loin de sa patrie. Tous deux partageant presque les mêmes conditions, se veulent réunis tant par le sort réciproque que par leur amour de la poésie ; tant de fois, ils échangent des poèmes de Lorca, Goethe ..., cependant ils découvrent que leur union des contraires est impossible, du printemps avec l'automne, du jour avec la nuit, cette rencontre ne pourrait aboutir à rien et que ce n'était que quelques bons moments qu'ils ont pu dérober de l'existence.

L'écriture de *L'Amour en exil* et de *Saison de la migration vers le Nord* porte une condamnation de la civilisation occidentale incluant de l'égoïsme, les blessures de la colonisation et le racisme. Dans sa *Culture et impérialisme*, Edward Saïd examinant les réalités des terrains intellectuels, communs ou discordants, dévoile qu'elles restent sur bien des plans aussi dominées et dépendantes qu'à l'époque où elles étaient directement administrées par les Européens. C'est parce qu'elles s'autodétruisent, ont coutume de dire des critiques comme V.S Naipaul : "'ils' (chacun sait que 'ils', ce sont les basanés, les bougnoules, les nègres) sont responsables de ce qu' 'ils' sont, et rien ne sert d'ânonner sur le legs de l'impérialisme. Mais prendre le contre-pied en accusant indistinctement les Européens des maux actuels ne vaut pas mieux. Ce qu'il nous faut, c'est envisager ces questions comme un réseau d'histoires interdépendantes, qu'il serait faux et absurde de refouler, qu'il est utile et intéressant de comprendre" (Saïd 56-57). L'émergence de la littérature d'immigration implique également la confrontation violente du passé et du présent ; l'écriture d'une *Saison de migration vers le Nord* retrace une certaine audace narratologique à travers la violence culturelle autour de la femme occidentale. Le narrateur M. Saïd qu'on ne saurait considérer comme un misogyne envers la femme en générale, adopte une attitude à la fois violente et énigmatique envers la femme occidentale, la femme à conquérir, à dompter même parfois à la tuer.

Ainsi, peut-on le justifier comme une riposte subconsciente de cette image négative de la femme orientale par la colonisation. Dans son livre intitulé *Des femmes, images et écritures*, B. Didier révèle que "la femme indienne, la femme asiatique, la femme africaine ont fait naître chez le colon une vision généralement négative qui appelle plus au rejet qu'à l'attrait et qui ne donne de ces femmes-objets que des images de sensualité excessives, de dépravation et de bestialité non retenues" (Didier 218).

Ecrire l'émigration est aussi écrire l'exclusion et la déception ; les deux récits révèlent l'échec de l'ensemble des personnages. *L'Amour en exil* et *Saison de la migration vers le Nord* finissent par la mort à la fois tragiques et énigmatique des deux narrateurs. Ces écrits migratoires aux dimensions pluriculturelles se créent de nouvelles synergies ; au travers des exils, des expatriations, des redécouvertes identitaires, qui, de nouveau, agissent sur la langue et la culture, générant ainsi un nouvel espace interculturel en perpétuel évolution et contradiction.

**Yehia Taha Hassanein** est Doyen de la Faculté Al Alsun « de langues, » Université de El Minia, El Minia, Égypte.

## LISTE D'ŒUVRES CITÉES

- Bourneuf, R. *L'Univers du roman*. Paris : Presses Universitaires de France, 1972.
- Chevalier, J. *Dictionnaire des Symboles*. Paris : Éditions R. Laffont, 1969.
- Didier, B. *Des Femmes, images et écritures*. Presses Universitaires de Miral, 2004.
- El Beheiry, K. *L'Influence de la littérature française sur le roman arabe*. Montréal : Éditions Naaman, 1980.
- El Madini, A. « La Littérature maghrébine de langue arabe. » *Écrivains arabes d'aujourd'hui*. *Magazine littéraire* 251 (1988).
- Fanon, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Paris : Éditions La Découverte, 2002.
- Maffesoli, M. *Du Nomadisme, vagabondage initiatique*. Paris : Librairie Générale Française, 1997.
- Saïd, Edward. *Culture et impérialisme*. Paris : Éditions Fayard, 2000.
- Salih, Tayeb. *Saison de la migration vers le Nord*. Paris : Sindbad, 1983.
- Taher, Bahaa. *L'Amour en exil*. Éditions Dar al-Hilal, 1995.